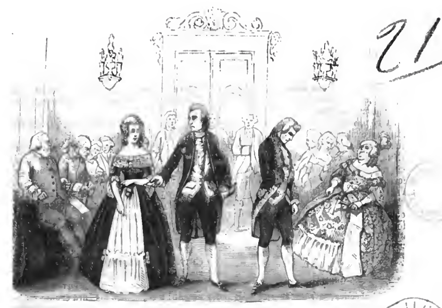


SCÈNE XVII.

UN COMIQUE A LA VILLE,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par M. Louis Monrose.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 30 JANVIER 1845.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUGAZON, comédien du roi.	M. LOUIS MONROSE.	AMÉLIE.	Mme VOLET.
DE SENNEVAL.	M. BARON.	1er NOTABLE.	M. BARRÉ.
GERMAIN, domestique de de Senneval.	PÉREZ.	2e NOTABLE.	M. GRIMBERT.
Mme DE SENNEVAL.	Mme GRASSAU.	UN DOMESTIQUE.	M. FRANCK.
Mme DUGAZON.	Mme FITJAMES.	INVITÉS, DOMESTIQUES, PERSONNAGES MUETS.	

La scène se passe à Saint-Mandé, dans un salon, chez madame de Senneval.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, *une lettre à la main;* DOMESTIQUES.

GERMAIN. Soyez tranquille, monsieur, votre lettre sera remise à son adresse, et, cette fois, je vous réponds du succès. Eh bien! tous est-il préparé? tout est-il en ordre?

UN DOMESTIQUE. Oui, monsieur Germain, tout est disposé ainsi que vous l'avez recommandé, et vous voyez, voilà le salon transformé en école de déclamation. Au moment de commencer, on mettra là le grand fauteuil pour le célèbre Dugazon.

GERMAIN. Le célèbre Dugazon! Que ces animaux-là sont bêtes avec leur célébrité!... un baladin!

UN DOMESTIQUE. Un baladin! dites donc un comédien, un véritable comédien, mais qui ne ressemble pas à certains de ses confrères qui ne vous abordent jamais que l'air som-

bre, la main dans la poitrine ou le cou dans la cravate... Lui, au contraire, il est gai, mangeant bien, buvant bien... et ayant toujours le petit mot pour faire rire.

GERMAIN. Oui, à nos dépens; mais il me le payera, ou je consens à passer pour le plus sot faquin d'antichambre.

UN DOMESTIQUE. Pourtant, depuis son mariage avec mademoiselle Lefèvre, cette jeune actrice de la Comédie-Italienne, il est un peu changé... Tenez, monsieur Germain, entre nous, je le crois jaloux, et il n'a peut-être pas tort; car, comme dit le proverbe, où la chèvre est attachée il faut qu'elle...

GERMAIN, *interrompant*. Qu'elle y broute, oui; c'est pourquoi vous feriez bien de retourner à l'office.

SCÈNE II.

GERMAIN, *seul*.

Ces imbéciles, avec leur enthousiasme pour ce Dugazon que je ne puis souffrir! Ah! il est jaloux! eh bien, tant mieux; et moi aussi, je le suis, mais c'est de cette célébrité qu'on lui accorde; car enfin, pourquoi ne suis-je pas célèbre aussi, moi? pourquoi ne vient-on pas me demander des leçons? On dit qu'il porte la livrée comme personne. Bah! eh bien! et moi donc, il me semble que je la porte assez bien; d'abord, je la porte vingt-quatre heures par jour, et je sais la faire respecter, moi, tandis que lui, pendant le peu de temps qu'il en est couvert, il l'expose à la risée d'un parterre ignorant! Quel affreux état que celui de comédien, et surtout d'un comédien qui joue les valets! Passer toutes ses soirées à se faire rire au nez par un tas d'imbéciles, c'est donc drôle, ca? C'est-à dire que je trouve que c'est humiliant. Ah! il est jaloux, ce monsieur; eh bien! il ne le sera pas sans motif, et cette épître de mon maître à sa tendre moitié complétera l'ensemble d'une petite comédie dans laquelle, je l'espère, il n'aura pas à la ville, sous l'habit de maître, le même succès qu'au théâtre sous celui de valet.

SCÈNE III.

GERMAIN, Mme DE SENNEVAL.

Mme DE SENNEVAL. Germain, où est ma nièce?

GERMAIN. Madame, je l'ignore.

Mme DE SENNEVAL. Informez-vous-en, et priez-la de venir me trouver.

GERMAIN. Oui, madame.

Mme DE SENNEVAL. Ah! à propos, Germain, vous avez été chez les notables de Saint-Mandé?

GERMAIN. Oui, madame; ils seront tous ici à huit heures. (*A part.*) Un assemblage de caricatures.

Mme DE SENNEVAL. Vous n'avez pas oublié d'aller prévenir M. Dugazon?

GERMAIN. Oh! non, madame; il m'a même promis de venir ici dans la journée prendre les ordres de madame pour la répétition de ce soir.

Mme DE SENNEVAL. C'est bien, c'est bien. La comédie, quelle belle chose que la comédie! et que nous sommes heureux d'avoir pour voisin de campagne le célèbre Dugazon!

GERMAIN, *à part*. Là, encore!

Mme DE SENNEVAL. Qui a bien voulu se charger de donner des leçons à mon fils; aussi fait-il des progrès surprenants: tous les habitants de Saint-Mandé en seront étonnés. Ah! lorsque mon fils aura épousé Amélie, sa cousine, et ajouté à sa fortune celle de cette aimable enfant, nous ferons construire un théâtre dans cet hôtel... Avoir la comédie chez soi, quel bonheur! et puis, cela donne du relief, de la considération. Je n'ai jamais pu faire entendre cela à mon mari! Pauvre homme, il se bornait à être noble et riche; il n'a jamais compris les arts!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. M. Dugazon.

Mme DE SENNEVAL. Qu'il entre bien vite.

GERMAIN, *à part, et montrant la lettre.* Lui ici! Bon, voilà le moment. (*Il sort en prenant une attitude de valet de théâtre.*)

SCÈNE V.

DUGAZON, Mme DE SENNEVAL.

DUGAZON. Eh bien! à qui en a-t-il donc M. Germain? Ah! pardon, madame, pardon; je me suis fait attendre sans doute?...

Mme DE SENNEVAL. Soyez le bienvenu, mon cher Dugazon. Eh bien! vous avez reçu...

DUGAZON. Votre aimable invitation, madame, et, vous le voyez, je me suis empressé de me rendre à vos ordres.

Mme DE SENNEVAL. Des ordres à vous, mon cher ami! eh! non, non, rien qu'une prière.

DUGAZON. Parlez, madame... je suis...

Mme DE SENNEVAL. Écoutez-moi; vous savez que j'ai longtemps idolâtré le théâtre.

DUGAZON. Ah ! vous avez...

Mme DE SENNEVAL. Oui ; mais jusqu'ici le préjugé m'a empêchée de me livrer à un art dont, trop jeune encore, je n'avais pu comprendre les dangers.

DUGAZON, *à part*. Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'elle voudrait débuter?

Mme DE SENNEVAL. Mais bientôt on me fit ouvrir les yeux. M. de Senneval, feu mon époux, m'offrit son cœur et sa main ; la raison était venue, je l'épousai, et depuis j'ai renoncé pour toujours...

DUGAZON, *à part*. Ah ! je respire.

Mme DE SENNEVAL. Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit. J'aborde tout de suite la question.

DUGAZON. Je vous écoute.

Mme DE SENNEVAL. A quoi bon vous parler d'un passé...

DUGAZON. C'est vrai.

Mme DE SENNEVAL. D'un passé qui me rappelle ce que j'aurais pu être, ce que je suis, et qui me donne des regrets ? Ah !...

DUGAZON. Vous avez bien raison; ne parlons plus du passé.

Mme DE SENNEVAL. Venons promptement au fait.

DUGAZON. Je ne demande pas mieux.

Mme DE SENNEVAL. Voilà le fait.

DUGAZON. Ah ! enfin !

Mme DE SENNEVAL. Vous savez que c'est demain la fête de mon fils ?

DUGAZON. Ah ! oui, je le sais maintenant.

Mme DE SENNEVAL. Eh bien ! il m'est venu en tête un projet, oh ! mais un projet... Voilà ce que c'est.

DUGAZON, *à part*. Elle y viendra probablement.

Mme DE SENNEVAL. Vous savez aussi que, par des conventions de famille basées d'ailleurs sur une inclination mutuelle, mon fils et sa cousine Amélie doivent se marier incessamment ?

DUGAZON. Je sais cela aussi.

Mme DE SENNEVAL. Eh bien ! je veux faire à mon fils une surprise, une surprise... oh !

DUGAZON. Oui, une surprise.

Mme DE SENNEVAL. Une surprise enfin à laquelle vous, son professeur, pouvez contribuer, ainsi que votre charmante femme. Voilà ce que c'est : j'ai invité tous nos voisins de Saint-Mandé à venir chez moi ce soir, et c'est ici que votre talent m'est surtout nécessaire. Il faut que vous improvisiez pour ce soir un proverbe en rapport avec la situation de nos deux jeunes fiancés, dont les personnages seront remplis par mon fils et sa cousine. Vous comprenez l'imprévu de la situation... Voyez-vous d'ici leur étonnement, leur embarras quand ils connaîtront que cette prétendue comédie n'est autre chose que la réalité ? Larmes d'abord, refus ensuite, consentement enfin : ce sera délicieux ! Je vais faire avertir le notaire... la chapelle du château est préparée, le prêtre prévenu; et, pour dénoûment, nos deux jeunes époux montent à l'autel au milieu d'une nuit profonde... Quel tableau !... un mariage aux flambeaux !... peut-être un mariage au clair de la lune, mon ami ; voilà qui n'est pas commun... voilà de l'extraordinaire... Moi, je n'aime pas faire ce que fait tout le monde ; il me faut du romanesque, du pittoresque ; il me faut, en un mot, de l'excentricité... Eh bien ! que pensez-vous de mon projet ?...

DUGAZON. Mais je le trouve en effet fort excentrique... votre projet.

Mme DE SENNEVAL. N'est-ce pas ?...

DUGAZON. Oui ; mais mademoiselle Amélie consentira-t-elle à jouer un rôle, elle qui jamais...

Mme DE SENNEVAL. Je m'en charge. Je viens de l'envoyer chercher. Elle aime son cousin, elle sera enchantée de jouer la comédie avec lui... Vous la préviendrez avant de ce qu'il faudra dire et faire ; du reste, nous serons en petit comité... parce que, vous comprenez, le préjugé...

DUGAZON. Très-bien. Vous voulez bien nous recevoir, mais vous ne voulez pas qu'on le sache, c'est tout simple; mais comme il n'y a pas de temps à perdre, vous permettez...

Mme DE SENNEVAL. Que vous alliez chercher votre charmante femme. Allez vite, car je l'aime aussi beaucoup, ce cher ange.

DUGAZON. Oui, toujours en petit comité.

Mme DE SENNEVAL. Dugazon !...

DUGAZON. Pardon, madame, je pars. Je vais prévenir ma femme ; je reviens avec elle, et une fois ici, je ne vous demande qu'une heure dans une des allées solitaires de votre parc pour improviser à loisir acteurs, surprise et comédie. Ce n'est pas trop, je pense, pour mener à bonne fin un projet aussi excentrique que le vôtre.

SCÈNE VI.

Mme DE SENNEVAL, *puis* AMÉLIE.

Mme DE SENNEVAL. Il est charmant !... Ah ! vous voilà, ma chère enfant !

AMÉLIE. Bonjour, ma bonne tante ; Germain m'a dit que vous me demandiez.

Mme DE SENNEVAL. Oui, chère enfant, oui, je suis dans une joie !

AMÉLIE. Qu'y a-t-il donc, ma tante ?

Mme DE SENNEVAL. Il y a, il y a que je suis bien heureuse!

AMÉLIE. Oui? Ah! tant mieux; mais pourquoi?

Mme DE SENNEVAL. Vous le saurez; mais, pour l'instant, je ne puis rien vous dire. Pardonnez-moi, il faut que je vous gronde.

AMÉLIE. Moi, ma tante!

Mme DE SENNEVAL. Oui, vous. Depuis quelques jours je vous trouve triste, il faut que cela change; bientôt, d'ailleurs...

AMÉLIE. Que voulez-vous dire?

Mme DE SENNEVAL. Eh bien! ne devez-vous pas vous marier avec mon fils? tout n'est-il pas d'accord? Vous êtes charmante, il est aimable, bien fait, il vous aime...

AMÉLIE. Il m'aime!

Mme DE SENNEVAL. En douteriez-vous?

AMÉLIE. Peut-être.

Mme DE SENNEVAL. Allons, allons, vous êtes une enfant! Senneval est en effet un peu léger, un peu étourdi, mais son cœur est bon et vous le possédez tout entier; d'ailleurs, vous avez été élevée avec lui, vous devez le connaître.

AMÉLIE. Ah! madame, c'est justement parce que je le connais que je tremble! S'il cessait de m'aimer, je puis vous dire cela, à vous sa mère, oh! je le sens, je serais bien malheureuse!

Mme DE SENNEVAL. Cesser de vous aimer, lui, Senneval! Qui peut vous faire penser? N'est-il plus aussi galant, aussi empressé?

AMÉLIE. Si, mais tout cela est affecté, contraint, ce n'est plus, comme autrefois, l'élan de son cœur; et cependant il sait bien à quel point je l'aime, moi. Quand nos parents voulurent nous unir et qu'il vint me demander en tremblant si je l'aimais, je ne le fis pas attendre; mon cœur et mes yeux avaient répondu avant que ma bouche eût dit oui... Il était bien heureux ce jour-là, mais depuis...

Mme DE SENNEVAL. Oh! depuis, vous êtes devenue folle, votre petite tête a travaillé, elle travaille encore, et voilà tout... Croyez-moi, mon fils vous aime, il n'aime que vous; je vous réponds de son cœur, vous en aurez la preuve.

AMÉLIE, *vivement*. La preuve!

Mme DE SENNEVAL. Oui, la preuve. Ah! à propos, Dugazon nous fait une petite comédie pour notre fête de ce soir : vous y jouez un rôle.

AMÉLIE. Moi, ma tante!

Mme DE SENNEVAL. Oui, vous, c'est convenu, je l'ai promis : vous jouez le rôle d'une jeune mariée; vous serez charmante, vous serez ravie, enchantée, et moi aussi je serai enchantée, ravie.

AMÉLIE. Comment, ma tante, est-ce que vous jouez aussi un rôle de mariée?

Mme DE SENNEVAL. Moi! non, oh! non.

AMÉLIE. Mais qu'est-ce que cela veut dire?

Mme DE SENNEVAL. Cela veut dire que ce soir une surprise... mais non, non, puisque c'est une surprise, je ne dois rien dire; mais vous verrez, ce sera...

AMÉLIE. Quoi?

Mme DE SENNEVAL. Un jour où l'on voit, où l'on verra... Oh! vous verrez... Je vais à ma toilette.

SCÈNE VII.

AMÉLIE, *seule*.

Mon Dieu! qu'a-t-elle donc ma tante? Que signifie cette joie? qu'est-ce que c'est qu'une surprise? Elle me donnera des preuves de son amour, dit-elle. Si cela se pouvait! Oh! non, non, il ne m'aime plus, peut-être en aime-t-il une autre. Ah! si je le pensais! Mais c'est peut-être ma faute aussi; depuis quelque temps j'ai un bien mauvais caractère. Allons, allons, je ne veux plus penser à tout cela, et si ma tante me donne des preuves, si je suis bien certaine qu'il n'aime que moi, je ne veux plus être jalouse, d'autant plus que la jalousie vous change affreusement; je suis sûre que ce matin je dois être... Voyons... (*Elle va au miroir.*) Tiens, je ne suis pas si laide que je croyais... Eh bien! cela me fait plaisir... Et ce costume dont me parle ma tante; c'est cela, ma foi; s'il est bien gentil, bien aimable avec moi, je veux ce soir être charmante en costume de jeune mariée.

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, GERMAIN, *une lettre à la main.*

AMÉLIE. Que cherchez-vous, Germain?

GERMAIN, *mettant la lettre dans sa poche.* Moi, mademoiselle?

AMÉLIE. Oui, vous; répondez-moi.

GERMAIN. Mais je venais prendre les ordres de mademoiselle.

AMÉLIE. Mes ordres? mais vous savez bien que je n'en ai point à vous donner. Quelle est donc cette lettre?

GERMAIN. Une lettre!

AMÉLIE. Oui, une lettre; vous venez de la

mettre dans votre poche : à qui est-elle adressée?

GERMAIN. A qui, mademoiselle?

AMÉLIE. Oui, à qui?

GERMAIN. Mon Dieu, c'est... c'est à moi, mademoiselle, et j'allais...

AMÉLIE, *se contenant.* La lire chez votre maître; que je ne vous dérange pas, Germain.

GERMAIN. Mademoiselle est bien bonne.

AMÉLIE, *à part.* Oh! cette lettre est pour lui, j'en suis sûre. (*Haut.*) Si l'on me demande, Germain, on me trouvera dans le parc, près de la pièce d'eau.

GERMAIN. Bien, mademoiselle.

AMÉLIE, *en sortant.* Oh! il faut à tout prix que je sache...

SCÈNE IX.

GERMAIN, *puis* DE SENNEVAL.

GERMAIN. Ouf! il était temps qu'elle partît; ces petites filles vous font des questions... on a l'air d'un imbécile.

DE SENNEVAL. Ah! c'est toi, Germain; eh bien! as-tu réussi cette fois? m'apportes-tu une réponse enfin?

GERMAIN, *regardant partout.* Oui, monsieur.

DE SENNEVAL. Vraiment! Donne, donne vite, et laisse-moi.

GERMAIN. Le Dugazon n'est pas à son aise.

DE SENNEVAL. Elle m'écrit! oh! elle y vient donc aussi! Il était temps qu'elle s'humanisât, car vraiment j'étais à bout de protestations, je commençais à désespérer; un moment j'ai craint d'être joué... Moi! allons donc, est-ce que cela se pouvait? Moi jeune, riche, noble, moi échouer devant une comédienne, c'eût été trop plaisant, ma foi! Voyons donc cette charmante épître. Sans doute elle m'écrit que je suis fou, que jamais elle ne trahira... etc. etc., car c'est toujours ainsi que cela commence, et Dieu sait comment cela finit... Lisons. Amélie! Ah diable!

SCÈNE X.

AMÉLIE, DE SENNEVAL.

AMÉLIE, *à part.* La lettre! j'en étais sûre. Je vous dérange, monsieur?

DE SENNEVAL. Pouvez-vous le penser? et votre présence n'est-elle pas toujours un bonheur pour moi?

AMÉLIE. Vraiment!

DE SENNEVAL. Vous n'en doutez pas, j'espère?

AMÉLIE. Oh! non, non, je n'en doute pas... Mais, dites-moi, quand je suis entrée, vous teniez...

DE SENNEVAL, *interrompant.* Je pensais à vous; je me disais que bientôt nous serions unis, et que...

AMÉLIE, *à part.* Ah! le fourbe! (*Haut.*) Vous m'aimez donc?

DE SENNEVAL. Si je vous aime! ah!

AMÉLIE. Mais vous teniez entre les mains...

DE SENNEVAL. Si je vous aime! ah Dieu! pas autant que vous le méritez sans doute; mais je...

AMÉLIE. Oui, oui, je vous crois, monsieur; mais... puisque nous devons être unis, puisque vous m'aimez, dites-vous, j'ai le droit de savoir tous vos secrets, et vous allez sans doute me dire quel est ce papier que vous teniez quand je suis entrée?

DE SENNEVAL, *à part.* Ah diable! (*Haut.*) Je tenais un papier... vous croyez?

AMÉLIE. J'en suis sûre, et vous le tenez encore.

DE SENNEVAL. Tiens, c'est vrai. Au fait, qu'est-ce que c'est donc que ce...

AMÉLIE. Il est aisé de le savoir; lisons-le ensemble.

DE SENNEVAL, *à part.* Par exemple! (*Haut.*) Je vous jure que j'ignore absolument ce que c'est.

AMÉLIE, *cessant de se contenir.* Vous l'ignorez, monsieur! Eh bien! moi, je vais vous le dire, car je ne puis plus longtemps me contraindre... Ce papier, c'est une lettre, une lettre que vient de vous remettre Germain, une lettre d'une femme! Voilà ce que c'est, puisque vous voulez le savoir. Eh bien! osez dire non maintenant! Mais dites-donc que cela n'est pas vrai, que j'ai mal interprété ce que j'ai vu, que... Oh! non, non, il ne dira rien; il ne sait même pas mentir.

DE SENNEVAL, *à part.* C'est juste, au fait; mentons... (*Haut.*) Mademoiselle, croyez que jamais...

AMÉLIE. Mais puisque je vous dis que je sais tout. Oh! fi, que c'est vilain d'être menteur!

DE SENNEVAL, *à part.* Ma foi, je ne sais plus que dire!

AMÉLIE. Écoutez, Senneval, je puis tout oublier, je puis vous pardonner même, mais à une condition : vous allez me montrer cette lettre, je veux la voir, je le veux, à l'instant, à l'instant même!

DE SENNEVAL. Amélie!

AMÉLIE. Montrez-moi cette lettre, ou tout est fini entre nous.

DE SENNEVAL, *à part*. Que faire? Maudite lettre! si je l'avais lue encore!...

AMÉLIE. Eh bien! monsieur.

DE SENNEVAL. Voyons, écoutez-moi, et d'abord croyez à la sincérité de mon amour. Je vous jure que j'ignore ce que contient cette lettre, et je ne sais pas jusqu'à quel point je puis disposer d'un secret qui n'est pas le mien; cependant, puisque vous le voulez, je pourrai vous la montrer si vous me promettez...

AMÉLIE, *s'impatientant par degré*. Je vous promets tout... Donnez.

DE SENNEVAL. Vous ne me laissez pas achever; si vous me promettez...

AMÉLIE, *lui arrachant la lettre, une moitié reste dans les mains de de Senneval, l'autre dans les siennes*. Mais donnez donc, monsieur, donnez donc.

DE SENNEVAL. Ah! Amélie!

AMÉLIE, *embarrassée*. Mais, monsieur, vous voyez bien qu'elle est déchirée cette lettre... donnez-moi...

DE SENNEVAL, *avec une dignité comique*. Amélie, j'aurais cédé à la prière, je résisterai à la violence.

AMÉLIE. Comment, monsieur!

DE SENNEVAL, *de même*. Permettez-moi de me retirer; j'ai besoin de me remettre de l'émotion que m'ont causée vos injustes soupçons! Ouf!... (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

AMÉLIE, *puis* DUGAZON.

AMÉLIE, *seule*. Eh bien! il part, il me laisse seule; au lieu de me demander pardon, c'est lui qui fait le fâché! Oh! me tromper ainsi, c'est affreux! Il a très-bien fait de ne pas me demander pardon; je ne lui pardonnerai jamais, je ne veux plus l'aimer, ne plus l'aimer! mais c'est que je ne pourrai peut-être pas!... Ah! mon Dieu! mon Dieu! je suis bien malheureuse!

DUGAZON, *entrant*. Malheureuse! vous, mon enfant!

AMÉLIE, *pleurant*. Ah! monsieur Dugazon!

DUGAZON. Pardon, mademoiselle, mais qu'avez-vous? J'ai entendu vos dernières paroles; permettez-moi de m'informer de la cause de vos chagrins.

AMÉLIE, *pleurant*. Ah! monsieur Dugazon! oui, je le répète, je suis bien malheureuse, car il ne m'aime plus.

DUGAZON. Qui? M. de Senneval? oh! c'est impossible!

AMÉLIE, *pleurant*. Ce n'est que trop vrai cependant, et moi je l'aime toujours.

DUGAZON, *à part*. C'est toujours comme ça! (*Haut.*) Vous si jolie, si douce surtout!

AMÉLIE. M'oublier! et pour qui? ah! si je le savais!

DUGAZON. Pour moi, je suis assuré, si jolie que soit cette femme, qu'elle ne peut supporter la comparaison.

AMÉLIE, *pleurant*. Bien vrai, monsieur Dugazon?..

DUGAZON. Je vous le jure.

AMÉLIE, *pleurant*. Eh bien! tant mieux, cela lui donnera peut-être des regrets; d'ailleurs, je suis bien sûre qu'elle ne l'aime pas autant que moi: c'est bien naturel, n'est-ce pas, quand on a été élevé ensemble?

DUGAZON. Certainement; mais vous vous exagérez sans doute ses torts; avant d'accuser, il faut des preuves.

AMÉLIE, *mettant la main sur son cœur*. Des preuves! elles sont là, et ça ne trompe jamais.

DUGAZON. A la bonne heure; mais cela ne suffit pas, et si vous n'avez pas d'autre certitude...

AMÉLIE. En voilà: cette lettre qu'il ne voulait pas me montrer et que je lui ai arrachée tout à l'heure.

DUGAZON. Une lettre! ah diable! ceci est plus positif.

AMÉLIE. Oui, monsieur, oui; une lettre déchirée, à la vérité; mais c'est égal, par ce qui reste nous pourrons peut-être apprendre... (*Elle va pour lire.*) Tenez, monsieur Dugazon, lisez, lisez vous-même, car moi je ne pourrais pas. (*Elle s'essuie les yeux.*)

DUGAZON. Quoi! mademoiselle, vous voulez...

AMÉLIE. Oui, oui, je vous en prie.

DUGAZON. Volontiers, donnez; mais calmez-vous, je vous en prie! (*A part.*) Ciel! cette écriture!

AMÉLIE. Eh bien! vous ne lisez pas ..

DUGAZON. Si fait, si, mais avant dites-moi, vous avez trouvé cette lettre...

AMÉLIE. Entre les mains de Senneval; Germain venait de la lui remettre.

DUGAZON, *à part*. Oh!

AMÉLIE. Mais pourquoi me demandez-vous cela? Ah mon Dieu! à votre tour, qu'avez-donc, monsieur Dugazon.

DUGAZON. Rien, mademoiselle; c'est qu'en vérité j'ai peine à croire à tant de perfidie.

AMÉLIE. Je vous le disais bien, moi, qu'il me trompait...

DUGAZON. Mais ce que je vois est si infâme!

AMÉLIE. Ah! oui, bien infâme; mais lisez donc.

DUGAZON. Mais j'aurai vengeance de cette trahison.

AMÉLIE. Monsieur Dugazon, vous me faites mourir. Voyons donc ce que contient cette affreuse lettre?

DUGAZON, *à part*. Heureusement la signature manque.

AMÉLIE. Ah! si cruelle que soit la vérité, je veux la connaître. Je lirai, moi! (*Elle prend la lettre.*)[1]

DUGAZON. Mademoiselle...

AMÉLIE. Écoutez, monsieur, écoutez...

DUGAZON. Oui, oui, j'écoute...

AMÉLIE, *lisant*. «Je compte sur votre délicatesse... — Pourrait me compromettre... — «J'aime de toute la force de mon âme.»

DUGAZON, *à part*. Elle l'aime! et elle l'avoue!... Ah!

AMÉLIE. Mais vous ne m'écoutez pas!

DUGAZON. Si fait, si.

AMÉLIE, *continuant de lire*. « Par devoir «que je suis fidèle...—Le devoir n'est rien «quand l'amour existe.»

DUGAZON. C'est la morale du jour.

AMÉLIE, *lisant*. «Vous possédez mon por«trait!»Vous l'entendez! il a son portrait.

DUGAZON. Oui, oui, j'entends parfaitement.

AMÉLIE, *lisant*. «Veuillez, je vous prie, le «garder, car si on le...—La jalousie de mes ca«marades...—Se servir de cette arme pour...»

DUGAZON, *s'oubliant*. C'est assez clair! ils nous trompent tous deux!

AMÉLIE. Comment, vous aussi!

DUGAZON. Non, je veux dire que d'après la confiance que je lui accordais; car là encore, tout à l'heure, je le défendais auprès de vous! Ah! c'est horrible!

AMÉLIE. Oh! oui, c'est horrible! Mais calmez - vous, monsieur Dugazon, vous voilà presque aussi en colère que moi!

DUGAZON. Oh! non, non; mais il faut se venger!

AMÉLIE, *allant se placer au bout du théâtre à droite*. Oui, je veux me venger! non pas de lui, mais d'elle, qui bien certainement est une coquette.

DUGAZON, *allant se placer au bout du théâtre à gauche*. Et lui un infâme.

AMÉLIE. Sans doute elle n'aura rien négligé pour lui paraître belle.

DUGAZON. Sans doute il aura employé les plus basses séductions.

AMÉLIE. Sans elle, il n'eût jamais oublié ses serments.

DUGAZON. Sans lui, elle n'eût jamais manqué à ses devoirs.

AMÉLIE, *revenant*. N'est-ce pas?

DUGAZON. Sans doute... Mais donnez-moi cette lettre; il me vient une idée pour nous venger de tous deux.

AMÉLIE. Tous deux! Mais vraiment, monsieur Dugazon, vous prenez trop chaudement mes intérêts... Cette femme!... Oui, oui, je le sens, j'étais folle! eh bien! tenez, je l'oublie!

DUGAZON. Non pas l'oublier... mais la mépriser... Quant à lui...

AMÉLIE. Lui, Senneval, rappelez-vous, mon cher Dugazon, que je ne veux pas que le plaisir de me venger vous entraîne trop loin.

DUGAZON. Trop loin, oh! non, non, soyez tranquille; d'ailleurs, je ne veux que vous le ramener soumis et repentant.

AMÉLIE. Bien sûr!

DUGAZON. Je vous le jure.

AMÉLIE. Oh! quel bonheur! Mais vous semblez préoccupé, vous pensez, sans doute, à notre petite comédie. Je vous laisse seul, je vais mettre mon costume de mariée, vous me direz ce qu'il faudra dire; je vais essayer de me faire bien jolie. (*Revenant.*) Tâchez de nous faire une scène de raccommodement.

SCÈNE XII.

DUGAZON, *seul*.

Oh! respirons!... j'étouffe!... j'avais besoin d'être seul! respirons. Voyons, voyons... contraignons-nous pour un moment!... Me contraindre! eh! que fais-je donc?... est-ce que, si je n'écoutais que ma rage, je ne l'aurais pas déjà broyé sous mes pieds! le misérable! est-ce que... non... non... pas maintenant... Eh! bien, m'y voilà donc aussi, moi? me voilà donc à mon tour comme tous ceux qui chaque soir servent de pâture à ce qu'ils appellent ma verve comique... Allons... va, Scapin... va, Figaro... va, Frontin, va par tes phrases bouffonnes porter le rire sur les lèvres de mille personnes assemblées; sois heureux comédien, le but est doublement atteint, l'effet désiré est produit et bien au delà, car il y a double comédie sur la scène: c'est toi-même que tu railles, tu te soufflettes à la face de tous; les rôles sont changés: Figaro n'est plus qu'un Géronte, Mascarille est devenu Georges Dandin... Mais cependant lisons, examinons encore cette lettre; je ne puis croire... Ma femme m'aime, et je ne... Ah! ah! ah! oui, c'est cela... recule devant l'évidence!... invente des prétextes, cherche à augmenter ton ridicule, sois comédien jusqu'au bout: après avoir été trompé, essaye de te tromper toi-même... Ah! ah! pauvre fou!... Non, non, je n'hésite plus; ce ne sont pas des phrases de théâtre qu'il me faut, c'est de la vengeance... de la vengeance sur tous deux... mais sur lui! lui, d'abord... Oui,

c'est cela, je vais le trouver et lui dire... quoi? que je veux me battre avec lui... Eh bien! fut-il brave! il me refusera...On prend la femme d'un comédien, mais on ne se bat pas avec lui! Malédiction! Oh! non, non, ce n'est plus le comédien, c'est l'homme outragé qui te parle, et si j'ai le rouge au visage, c'est celui de la colère et de la honte... Mais pourrais-je le voir, lui parler au milieu de tout ce monde? Et cette fête, et cette comédie que je dois... Oh! quelle idée!... oui, oui, c'est cela. Ah! ils veulent un à-propos... ils veulent une comédie, ils l'auront; mais non pas avec le dénoûment qu'ils attendent. Oh! je saurai bien le forcer...J'entends quelqu'un!... ce sont eux sans doute.Sortons,je ne pourrais me contenir. (*Il va pour sortir et voit Germain.*) Ce valet...

SCÈNE XIII.

DUGAZON, GERMAIN, *sortant de l'appartement de Mme de Senneval.*

GERMAIN, *se croyant seul.* Madame Dugazon vient d'arriver... Son mari n'est pas là... allons prévenir mon maître... (*Se trouvant nez à nez avec Dugazon.*) Oh !...

DUGAZON. Tu viens de prononcer mon nom.

GERMAIN. Moi, monsieur ?...

DUGAZON. J'ai entendu ce que tu as dit.

GERMAIN. C'est fait de moi !

DUGAZON. Tu as apporté une lettre ce matin.

GERMAIN. Mais, monsieur.

DUGAZON. Pas de cris, pas de mensonge, la vérité à voix basse.

GERMAIN. C'est vrai.

DUGAZON. Si tu ne veux pas mourir sous le bâton, tu n'as qu'un moyen d'échapper.

GERMAIN, *tressaillant.* J'accepte.

DUGAZON. Ce soir, ici, tu seras présent, et quelque chose que tu entendes, quelque ordre que te donne ton maître... Mais on vient... suis-moi.

GERMAIN. Je vous rejoins.

DUGAZON. Marche devant, misérable!

GERMAIN. Oh! c'est moi qui ne suis pas à mon aise.

SCÈNE XIV.

Mme DE SENNEVAL, Mme DUGAZON.

Mme DE SENNEVAL. Ah! vous voilà.Venez donc, venez donc, ma chère enfant que je l'embrasse encore! Plus fraîche et plus jolie que jamais. Eh bien! et votre mari, il n'est pas venu avec vous.

Mme DUGAZON. Non, madame; je comptais le trouver ici, sans cela je ne me serais pas permis...

Mme DE SENNEVAL. Enfant! N'avons-nous pas toujours un grand plaisir à vous voir tous deux? Et mon fils est comme moi; chaque jour il me parle de votre beau talent. Ah! c'est qu'il s'y connaît, et lui-même a de fort belles dispositions, demandez à votre mari.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, DE SENNEVAL. *Mme de Senneval remonte la scène et donne des ordres à un valet qui entre en même temps que de Senneval.*

Mme DE SENNEVAL. Ah! arrivez donc, mon ami; depuis une heure, cette belle enfant est là qui vous attend.

DE SENNEVAL, *d'un air dégagé.* Pardon, mille pardons, belle dame; mais j'ignorais que nous eussions le bonheur de vous posséder sitôt.

Mme DUGAZON, *embarrassée.* Monsieur!

DE SENNEVAL, *à part.* Pauvre petite femme, comme elle a l'air ému. (*Haut.*) Je l'ai lue, elle est charmante. (*A part.*) Je n'y ai rien compris, par exemple!...

Mme DUGAZON. Plaît-il, monsieur?

DE SENNEVAL, *bas.* Nous causerons ce soir. Ah! que vous êtes bonne!...

Mme DUGAZON. Mais, monsieur, que veut dire un pareil langage ?

DE SENNEVAL, *bas.* Il n'y a personne; ma mère est occupée à donner des ordres.

Mme DUGAZON. Mais encore une fois, monsieur, je ne comprends pas.

DE SENNEVAL, *bas.* Oui, vous avez raison, cela n'est pas prudent. A ce soir.

Mme DUGAZON, *outrée.* Monsieur, quelle audace! Ah! il faut absolument...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Messieurs les notables de Saint-Mandé.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, LES NOTABLES.

Mme DE SENNEVAL. Ah! messieurs, je vous sais gré de votre exactitude.

1er NOTABLE. Madame, croyez que l'exactitude...J'ai été soldat, madame, je sais ce que c'est.

2e NOTABLE. Nous allons donc voir ce fameux Dugazon.

1er NOTABLE. Hum! hum! Moi, messieurs, j'ai vu Préville.

GERMAIN, *tremblant.* M. Dugazon.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, DUGAZON, GERMAIN.

DUGAZON. Messieurs!

1er NOTABLE. Préville avait l'air plus gai!

2e NOTABLE. C'est un comique sérieux.

Mme DE SENNEVAL. Mon Dieu! mon cher Dugazon, quelle figure sombre! Qu'avez-vous donc?

DUGAZON. Oh! mon Dieu! madame, rien, moins que rien, une petite histoire scandaleuse que je viens d'apprendre.

Mme DUGAZON. Une histoire qui vous intéresse, mon ami?

DUGAZON. Oui, madame, oui, beaucoup. Il s'agit d'un mari.

TOUS. D'un mari!

DUGAZON. Oui, du mari d'une de vos camarades de l'Opéra-Comique italien.

Mme DUGAZON. Et que lui est-il donc arrivé?

DUGAZON. Au mari?

DE SENNEVAL. Oui, au mari?

DUGAZON. Du moment qu'il y a un mari et un scandale, vous devinez bien ce que ce peut être.

DE SENNEVAL. Bah! vraiment! Contez-nous donc cela, cela nous fera rire.

DUGAZON. Ah! vous croyez!

Mme DE SENNEVAL. Oui, bien vite, pendant que ma nièce n'est pas là.

DUGAZON. Oui. Au fait, vous avez raison, cela vous fera rire, vous surtout, mon jeune élève.

DE SENNEVAL. Moi!

DUGAZON. Oui, vous... car vous la connaissez...

DE SENNEVAL. Moi, monsieur; mais je vous affirme...

DUGAZON. Je vous dis que vous la connaissez.

DE SENNEVAL, *à part.* Que veut-il dire?

Mme DE SENNEVAL. Enfin, que lui est-il donc arrivé?.... car vous ne nous dites pas ce qui lui est arrivé, à ce pauvre mari.

DUGAZON. Oh! mon Dieu! il lui est arrivé ce qui arrive à tant d'autres: on a séduit sa femme, voilà tout.

Mme DE SENNEVAL. Bon, n'est-ce que cela?

DUGAZON, *raillant.* Ah! vous avez raison; séduire une comédienne, c'est sans conséquence, c'est de bon ton même; le déshonneur d'un mari, d'une famille entière, qu'est-ce que cela quand il s'agit d'un caprice de grand seigneur? Les comédiens, d'ailleurs, ne sont-ils pas des maudits, des excommuniés? ne doivent-ils pas se trouver fort honorés quand un homme du monde veut bien descendre jusqu'à séduire ou leurs femmes ou leurs filles? Mais cela se fait, cela est reçu, et s'il y a par hasard dans la foule un mari qui se fâche et quelques gens de bien qui crient au scandale, on laisse crier gens de bien et mari, et l'on dit: Ma foi, tant pis pour eux, pourquoi sont-ils comédiens?

DE SENNEVAL. Mais, monsieur...

Mme DE SENNEVAL. Comme vous prenez feu! mon cher Dugazon! En vérité, il s'agirait de votre femme...

DUGAZON. De ma femme! non, non, je plaisante. La vertu de madame est un diamant trop pur pour qu'aucun souffle puisse jamais la ternir!

Mme DUGAZON. Monsieur, cette ironie!... Veuillez m'expliquer.

DUGAZON. Tout à l'heure.

Mme DE SENNEVAL. Mais au lieu de nous occuper, de perdre notre temps, si nous commencions.

DUGAZON. Oui, vous avez raison, madame, ce n'est pas le moment; vous saurez le reste tout à l'heure,.. mesdames... Messieurs, Mme de Senneval, voulant vous faire connaître les dispositions dramatiques de son fils, et en même temps lui faire une surprise, car c'est aujourd'hui le jour de sa fête, m'avait prié d'improviser un petit à-propos analogue à la situation; mais, vous le dirai-je, malgré tous mes efforts, mon esprit s'est trouvé en défaut, ma muse a été rétive, et j'allais renoncer, bien malgré moi, au plaisir de la satisfaire, quand on est venu me raconter l'anecdote du mari dont je vous ai parlé tout à l'heure; je m'en suis emparé: il s'y rattache des circonstances fort dramatiques et tout à fait en rapport avec ce que madame désirait. J'ai été trouver M. de Senneval, je lui ai tout conté, il est au courant.

DE SENNEVAL. Mais, monsieur...

DUGAZON, *bas à de Senneval.* Ne faites donc pas l'enfant; je vous dis que vous savez tout, et moi aussi. Ne pâlissez donc pas.

Mme DE SENNEVAL. Mais la surprise aura lieu.

DUGAZON. Oui, oui, je vous jure qu'il y aura surprise... (*à sa femme*) pour tout le monde, (*haut*) et pourvu que nous arrivions, qu'importe le moyen?

DE SENNEVAL. Que veut-il faire?

Mme DE SENNEVAL. Mais il nous manque un

personnage principal, la jeune mariée, non, la jeune fille, je veux dire.

DUGAZON. Oh! nous pouvons toujours commencer sans elle; elle n'est pas de la première scène : tout le monde est bien dans le sujet, établissons les personnages. (*A de Senneval*) Monsieur sera le séducteur ; (*à sa femme*) madame, la femme séduite; votre aimable nièce, une jeune fille sacrifiée, et moi, eh bien! moi, je suis le mari qui, trompé, comme vous savez, surprend les coupables ensemble, et, pour arriver à son but, que vous connaîtrez tout à l'heure, de peur que les valets du séducteur ne le jettent à la porte, car la scène se passe chez lui, a su rendre témoin de la scène sa mère et une société nombreuse devant qui tout scandale est impossible... et le mari en ferait du scandale si l'infâme osait dire un mot.

DE SENNEVAL. Monsieur!...

DUGAZON. C'est ridicule, c'est vrai; mais ces maris trompés sont tous les mêmes. Madame, veuillez vous mettre en scène ; je commence.

DE SENNEVAL. Cependant, monsieur...

DUGAZON, *jouant*. Silence, je vous dis... Cette lettre, monsieur, vous prouve assez que je sais tout; quoique sans signature, j'ai reconnu la main qui a tracé mon déshonneur; vous-même, sans doute, l'avez proclamé; vous avez ri du pauvre mari trompé, vous l'avez couvert de ridicule, sans penser que le ridicule le tuerait, sans penser qu'avant de mourir, il pourrait vous demander raison de votre crime; car c'en est un dont je saurai tirer vengeance.

DE SENNEVAL. Mais, monsieur, une pareille insulte chez moi!...

DUGAZON. Pas un mot; je vous l'ai dit, je ne respecterai rien... Le voilà, cet homme pour qui l'on m'a sacrifié; il n'ose supporter mon regard; hier, il me raillait, sans doute; aujourd'hui, tout a disparu à la vue d'un honnête homme outragé... Et vous, madame, vous gardez le silence, et vous avez raison... Voilà les femmes! elles sacrifient tout : réputation, honneur, avenir, rien n'est sacré pour elles! et pour qui tant de sacrifices? pour des roués de coulisses, des inutiles de salons, appuyés sur une fortune qu'ils ne sauraient gagner, ou sur un nom qu'ils ne sauraient porter sans en être écrasés... Oh! les femmes! les femmes!

LES NOTABLES. Bravo! bravo!

UN NOTABLE. Très-bien! c'est chaud!

Mme DE SENNEVAL. De pareilles épithètes à mon fils!

DUGAZON, *humble*. C'est dans le rôle, madame.

Mme DE SENNEVAL. Voilà un rôle bien impertinent!

DE SENNEVAL. Monsieur, vous me ferez raison!

Mme DE SENNEVAL. Bravo, mon fils!

DUGAZON. Ah! c'est vous qui me provoquez! les rôles sont changés. Ah! vous voulez avoir raison de mes insultes; mais il me plaît de vous faire entendre!...

DE SENNEVAL. Monsieur!

DUGAZON. Pas longtemps.

Mme DUGAZON. Ah! mon Dieu!

DUGAZON. Mais il faut que vous m'écoutiez encore.

DE SENNEVAL. Et il ne me plaît pas, à moi, d'en entendre davantage; sortez à l'instant de chez moi.

DUGAZON. Je ne veux pas sortir.

DE SENNEVAL, *furieux*. Ah! c'en est trop! A moi, Germain, Dubois!

DUGAZON, *faisant signe à Germain*. Qui vous appelle, imbéciles? ne voyez-vous pas que c'est dans la pièce?

GERMAIN. Comment, imbéciles, vous ne voyez pas que c'est... brutes...

DE SENNEVAL, *furieux*. Comment, mais je vous dis...

DUGAZON. Très-bien!... très-bien! mon élève.

TOUS. Très-bien! très-bien!

GERMAIN. Oui, oui, très-bien!

DE SENNEVAL, *plus furieux*. Mais, encore une fois, je vous dis que cet homme m'a insulté; je vous ordonne de le jeter hors de chez moi!

Mme DE SENNEVAL. C'est plein de dignité!

UN NOTABLE. C'est très-chaud.

GERMAIN. Très-chaud!

TOUS. Très-chaud!

DE SENNEVAL, *exaspéré*. Oh! mais c'est affreux! Et vous, vous refusez de vous battre avec moi!

DUGAZON. Vous plaisantez, sans doute, vous ne le croyez pas, et l'un de nous aurait déjà cessé de vivre, si vous n'aviez en vos mains des preuves de mon déshonneur, preuves que je veux anéantir avant de vous faire raison.

DE SENNEVAL. Je ne sais ce que vous voulez dire.

DUGAZON. Allons, il n'est plus temps de feindre; cette moitié de lettre, il me la faut, je la veux, ainsi que le portrait que vous lui avez donné, madame.

Mme DUGAZON. Moi, monsieur, mais je vous jure...

DUGAZON. Assez, madame, assez.

DE SENNEVAL, *se contenant*. Écoutez-moi, monsieur : j'ai en effet entre les mains le reste

de ce malheureux écrit, ainsi que le portrait de madame que j'ai fait faire à son insu; je vais vous remettre le tout, non par crainte, entendez-vous, mais à une condition.

DUGAZON. Parlez.

DE SENNEVAL. Vous avez votre épée, j'ai la mienne: c'est qu'à l'instant, à l'instant même, vous me ferez satisfaction de vos insultes.

DUGAZON. Je vous le jure.

DE SENNEVAL, *lui remettant la lettre et le portrait*. Maintenant, sortons.

Mme DUGAZON. Ciel!

DUGAZON. Un moment. Voilà, madame, les preuves de mon déshonneur et du vôtre, je vous les rends, vous pouvez marcher la tête haute; la femme qui porte mon nom ne doit jamais rencontrer quelqu'un qui ait droit de la faire rougir. Quant à moi, je vous ai parlé pour la dernière fois; maintenant, monsieur, je vous suis.

Mme DUGAZON, *se plaçant entre eux deux*. Et moi, je vous ordonne à tous deux de rester. Je ne sais, monsieur, qui peut vous autoriser à me traiter ainsi; mais vous allez m'entendre à votre tour. J'ai fait preuve de résignation, je pense... écoutez-moi donc. Vous êtes outragés tous deux, dites-vous; et moi, que suis-je donc? Chacun de vous, pour tirer vengeance de l'insulte qui lui a été faite, va, sans songer au scandale, se livrer à un combat dont le résultat, quel qu'il soit, doit me couvrir de honte et d'opprobre; et moi, femme, je dois me taire, je dois supporter l'affront sans parler. Oh! non, non, je suis outragée aussi, moi; il me faut aussi une réparation, à moi, et je viens vous demander raison à tous deux: (*à de Senneval*) à vous, de m'avoir jugée capable d'une infamie; (*à son mari*) à vous, de n'avoir pas craint de m'en accuser.

DUGAZON. Mais, madame, ce portrait, cette lettre...

Mme DUGAZON. Et c'est sur de semblables preuves! oh! c'est horrible! Pour ce portrait, vous devez savoir comment il se trouve aux mains de monsieur; quant à cette lettre, maintenant que vous l'avez tout entière, vous ne pouvez me refuser de la lire.

DUGAZON. A quoi bon, madame?

Mme DUGAZON. Je le veux... je l'exige!

DUGAZON, *ému*. Ce ton d'assurance... ce calme... Me serais-je... Oh! non. (*Lisant en réunissant les deux morceaux de la lettre.*) «Monsieur, je compte sur votre délicatesse «pour faire cesser des poursuites qui pour-«raient me compromettre et troubler le repos «de mon mari, que j'aime de toutes les forces «de mon âme. Ce n'est pas par devoir que «je suis fidèle, car le devoir n'est rien quand «l'amour existe. Je sais que vous possédez «mon portrait, que vous avez fait faire à «mon insu: veuillez, je vous prie, l'anéantir; «vous ne pouvez le garder, car, si on le «trouvait entre vos mains, la jalousie de mes «camarades ne manquerait pas de se servir «de cette arme pour me perdre.» (*Il tombe à genoux devant sa femme.*)

Mme DUGAZON, *le relevant*. Ah! monsieur!

DE SENNEVAL. Madame, veuillez recevoir mes excuses. J'ai été bien léger, mais je vais réparer une offense, et vous allez juger vous-même si je me reconnais coupable. — Monsieur, si vous pouviez douter de mon courage, peut-être n'aurais-je pas la force de faire ce que je fais en ce moment; mais je vous dis maintenant: J'ai eu tort, je vous en demande pardon. Votre main!

DUGAZON. Mon ami! ma femme!

Mme DE SENNEVAL. Eh bien! mais on n'entend plus rien; est-ce que la surprise ne va pas bientôt arriver?

DUGAZON. Si fait, si fait, cela commence... Nous sommes en train de faire un petit raccord pour une scène qui manquait d'ensemble: nous voilà au dénoûment; mais votre charmante nièce?

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, AMÉLIE.

Mme DE SENNEVAL. Justement la voici. Viens donc, ma chère enfant, tu vas entrer en scène, tu es charmante.

AMÉLIE. Oh! mon Dieu! j'ai peur! il m'a regardée.

DUGAZON, *à Amélie*. Soyez sans crainte, ce n'est qu'une scène muette. (*Bas.*) Tout est éclairci, cette lettre était une plaisanterie et j'ai tout arrangé; il est plus amoureux que jamais... Tenez, voyez comme il vous regarde!

AMÉLIE. Cela est vrai! Ah! mon cher monsieur Dugazon, que vous êtes bon! que je vous aime!..

DUGAZON. Oh! tout n'est pas fini, nous avons encore la suprise.

Mme DE SENNEVAL. Oh! oui, oui, enfin!

DUGAZON. Tenez, décidément, messieurs, il y a dans la dernière scène des émotions trop vives, une péripétie trop brusque; peut-être aussi nous serait-il trop difficile de bien rendre tous les sentiments qu'elle renferme, j'aime mieux vous raconter le dénoûment auquel, sans doute, vous ne vous attendez

pas. (*On se lève.*) Nous en étions au moment où le mari en fureur provoque son rival après avoir accusé sa femme sur une lettre dont il n'avait qu'un morceau. Eh! bien, le mari était un sot, il le dit, il l'avoue; le jeune homme, le séducteur, un étourdi plein de courage, qui eut celui de convenir de ses torts; et sa femme est un ange de vertus à qui son mari demanda un généreux pardon qui lui fut accordé, et pour prix duquel, en lui jurant une confiance sans bornes, il promit de lui consacrer sa vie tout entière.

1er NOTABLE, *visiblement ému.* Ah! quel comique.

2e NOTABLE. C'est un comique sérieux.

GERMAIN. Trop candide notable!

DUGAZON. (*A mesure qu'il parle, tout ce qu'il dit s'exécute.*) Puis arrive enfin la jeune fille, belle comme une madone et parée de ses habits de fiancée; le mari la prend par la main, la conduit à son futur époux, plus tendre et plus passionné que jamais. Ici, grâce aux soins de l'excellente mère, qui a tout prévu, entre le notaire précédé de deux valets qui portent des flambeaux; chacun prend une physionomie analogue à la circonstance, on signe le contrat, on entend sonner la cloche de la chapelle; la mère est ravie, les assistants surpris, les deux époux transportés, le bonheur est au comble, et la toile tombe à la satisfaction générale.

FIN.